

tamment, une 1848, la tendance à de certaines affinités un peu exclusives. On eût regretté de voir cette littérature devenir un instrument plutôt qu'un but. On supposait, à tort sans doute, que les applaudissements prodigués par MM. de Falloux et Armand de Pontmartin eussent été beaucoup moins chaleureux s'ils n'avaient eu pour objet que le mérite littéraire de la nouvelle école, quelque grand qu'il pût être d'ailleurs.

Les travaux de MM. Mistral, Aubanel et autres, ont complètement ôté à cette école le caractère que l'on eût craint de voir se développer. Ils font de la poésie pour la poésie, la poésie sans préoccupations étrangères de caste et de coterie, la poésie qui n'est l'écho que d'elle-même.

Nous tenons surtout à faire connaître aujourd'hui MM. Mathieu et Aubanel, car tout a été dit déjà sur M. Mistral, et sa valeur est maintenant incontestée.

Le livre de M. Mathieu s'appelle la *Farandole* : un nom de Provence. C'est celui d'une danse folle; jeunes gens et jeunes filles, se tenant chacun par l'extrémité d'un mouchoir, courent aux jours de fêtes dans les rues des villages; le long serpent enroule et déroule tour à tour ses anneaux qui se croisent et s'enmêlent suivant certains rythmes. Chacun passe et repasse incliné sous le bras élevé de son voisin ou de sa voisine, et les rires et les cris de joie s'échappent comme d'une volée de passereaux. C'est où le soleil est plus chaud encore, dans cette partie dont Arles est la reine ruinée et toujours orgueilleuse, que la Farandole prend un mouvement plus étourdissant; là, quand deux danseurs commencent par hasard, jeunes et vieux tout est entraîné dans le branle; c'est pour eux qu'a été inventée la légende de ces danseurs forcenés, possédés du diable, qui dansèrent sans cesse ni repos, sans pouvoir s'arrêter jamais : tant que leurs jambes étaient usées jusqu'aux genoux qu'ils dansaient encore.

Bien nommé le livre de notre auteur. Il sent son terroir; il a poussé en plein soleil, parmi les cailloux et les pier-